



archives

réveil de voyage

par **Joseph Pearce**

Ecrit à la demande de Het beschrijf dans le cadre de l'échange international 'Caravane d'Ecrivains Flandre-Maroc', en automne 2009.

Voyager en avion est une abomination. Si les aéroports avaient existé du temps de Franz Schubert, jamais il n'aurait composé le lied qui prétend que « *La randonnée fait la joie du meunier* ». Autour du passager, les membres du personnel de sécurité vibronnent comme des guêpes, des machines vrombissent, des lampes clignotent, des détecteurs pépient, des regards toisent, des mains fouillent, des doigts introduisent des données énigmatiques. Vous vous dites sans doute qu'il n'y a pas de quoi en faire tout un plat. Vous me ferez remarquer que voyager a toujours été une entreprise hasardeuse. Le chevalier du moyen âge en voyait, lui aussi, de toutes les couleurs avant de partir en croisade. Sa « check-list » était impressionnante. Epée ? OK. Casque ? OK. Côte de mailles ? OK. Clé de ceinture de chasteté ? OK. Fanatisme religieux ? OK. Détermination à égorger de bonne grâce Juifs et Musulmans ? OK.

Il faut que vous compreniez que je fais partie de ces écrivains qui ne voyagent qu'à leur corps défendant. Pour eux, les horizons lointains ne s'étendent pas à leurs pieds, mais défilent dans leur monde intérieur; leurs expéditions ne traversent pas des montagnes arides et des déserts inhospitaliers, mais parcourent de rafraîchissantes oasis imaginaires et des jardins où fleurissent les mots. Et puis surtout : ces écrivains aiment partir à la découverte à leur propre cadence et en prenant leurs aises. La hâte et l'agitation leur font souffrir le martyre, car grand est le dénuement de celui que l'on force

à troquer la pondération contre l'abondance et la profondeur contre la banalité. Vous ne serez donc pas surpris d'apprendre combien est séduisante l'idée de voyager en caravane. Etre balancé sur le dos d'un animal qui lui-même a horreur de la hâte, écouter avec nostalgie des récits immémoriaux, dormir sous la couverture d'un ciel étoilé, se délecter de l'hospitalité offerte par des gens généreux, laisser une empreinte dans le sable fin et permettre ainsi à la caravane suivante de ne pas perdre le chemin.

La caravane littéraire qui est passée par Rabat et Casablanca a laissé une telle empreinte. Les grandes villes marocaines sont certes, comme toutes les autres métropoles, de véritables cauchemars. Celui qui réussit à y trouver la paix de l'âme est capable aussi de retrouver l'aiguille dans la meule de foin. Et pourtant. L'empreinte tracée est indélébile. Peut-être parce que c'était mon premier voyage dans un pays d'Afrique. Peut-être parce que je ne savais pas à quoi je pouvais m'attendre. Peut-être parce qu'en faisant ma valise j'avais décidé de ne pas emporter avec mes chaussettes mes craintes et mes préjugés. Peut-être parce que je désirais écouter et apprendre.

Vous dites ? Ce ton mielleux vous donne des aigreurs ? S'il en est ainsi, c'est peut-être aussi que vous trouvez que l'humilité n'est plus de saison, que le bon sens est passé de mode, et que l'ouverture d'esprit et la nuance ne devraient plus figurer dans le dictionnaire. Avez-vous déjà été au Maroc ? Oui, tout comme vous, j'ai payé bien trop cher un tapis d'orient dans la médina. Tout comme à vous, le muezzin m'a tapé sur les nerfs en me réveillant à cinq heures du matin. Tout comme vous, je me suis demandé pourquoi un pays dépense des milliards pour la construction d'une mosquée mégalomane dédiée à un roi défunt, alors que la moitié de la population vit dans la misère et ne sait ni lire ni écrire. Et oui, tout comme vous, je ne comprends pas pourquoi on y oblige tout un chacun à interpréter le monde avec le regard d'Allah, comme si un être humain n'avait pas des yeux pour voir et n'était pas capable par ses propres moyens de distinguer le bien du mal, ou de détecter l'oppression et l'obscurantisme.

Mais vous est-il arrivé aussi d'échanger des idées avec des écrivains Marocains ? Permettez-moi de vous présenter mes collègues. Leur flegme rétablira je l'espère vos désordres intestinaux. Latifa Baqa est l'optimisme et la joie incarnés. Mais encore ? Sachez donc qu'hormis sa responsabilité de mère de famille et une lourde charge d'enseignante dans une école technique supérieure, elle doit faire face à ces hordes d'hommes dont le seul désir est de réduire au silence et d'enchaîner à leur foyer les femmes qui s'ingénient à écrire. Mohamed Nedali témoigne d'un même courage. Comme il est Berbère, la politique d'arabisation de l'Etat l'avait déjà réduit au silence

avant même qu'il pût mettre un mot sur papier. Il écrit en français, non pas qu'il adorerait cette langue, mais parce qu'une bourse lui a permis d'étudier en France. Si cette bourse l'avait conduit en Indonésie, il écrirait aujourd'hui en indonésien. Professeur de français dans un lycée, sa vie n'est pas simple. Inculquer à ses élèves les rudiments de la grammaire, c'est de la rigolade. Apprendre en revanche à son directeur les rudiments d'une éducation libérale et pluraliste lui coûte du sang, de la sueur et des larmes. Abdallah Zrika est plus courageux encore. Il a grandi dans une banlieue pauvre de Casablanca. Pendant les années dites de plomb, sa voix critique lui a valu une récompense de deux ans de prison. Quand il lit un poème, il se métamorphose en une palette de sonorités magiques et de rythmes entraînants. Et si vous avez un jour la chance de pouvoir l'écouter, ne fût-ce qu'un instant, vous conviendrez que sa modestie et sa largeur de vues coulent librement dans ses veines et que son cœur et son esprit en débordent. Mohamed Berrada enfin est le père du roman marocain moderne. Et quel père ! Dans *Comme un été qui ne reviendra pas* (2001) il se remémore ses années d'étudiant au Caire au milieu des années cinquante. *Chaque fois que nous nous souvenons, le désir s'insinue et vient colorer notre mémoire; et chaque fois que nous nous abandonnons au désir, la mémoire s'en empare.* N'aimeriez-vous pas vous aussi avoir un père qui vous indique avec tant de passion, mais aussi tant de tendresse, la voie à suivre sur le chemin de la vie ?

Mes quatre mousquetaires marocains n'ont aucune arrière-pensée. Le programme des vrais écrivains, disent-ils, est le même partout dans le monde. Leur cause est celle de l'amour du prochain et de la compréhension ; jamais les aiguilles de leur réveil de voyage ne se bloquent quand il est moins cinq, et ils éprouvent une répulsion pour les gens qui ont réponse à tout et qui prennent leurs œillères pour des longues-vues. Et quand résonnent autour d'eux les voix des sirènes et que les têtes de linottes les environnent de partout, ils veillent à se donner du temps afin de se tenir à distance du tumulte et du chahut ; ils s'asseyent alors au bord de la route et attendent en toute sérénité jusqu'à ce qu'arrive le moment où ce qu'ils mettront par écrit porte la marque de l'intemporel.

Traduit du néerlandais par Guy Rooryck

© Joseph Pearce, 2009